Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 30

Artikel: Messieurs, invitez vos dames !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199471

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

40me ANNÉE. — N° 30. FONDÉ PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 26 juillet 1902.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse :** 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames :** 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Lettre du Jorat.

Un professeur estimé de Lausanne, mort depuis peu de temps, me disait un jour : « Il y a des coins de notre pays de Vaud où j'aimais à aller autrefois. Mais les temps ont bien changé, et les choses aussi ; il s'y est construit des hôtels ; les campagnards, si bons jadis, si simples, y sont devenus rapaces à l'excès, ce qui fait que, maintenant, je n'ai plus les moyens d'y aller, cela coûte trop cher. » Ces réflexions me sont revenues à l'esprit, il y a une semaine, en retrouvant mon cher Jorat. Et je me disais : Va-t-on m'en chasser aussi?... Le chemin de fer — auquel je ne veux que du bien — va développer le goût du lucre dans la contrée ; on y édifiera quelques belles bâtisses toutes blanches, comme on en voit en ville, et où l'on pourra lire de fort loin : — Hôtel-Pension du Jorat, — Pension Porchet, — Hôtel Bellevue et du Moléson? — Pension de Gillette, — et que sais-je encore. Et, chaque printemps, les feuilles d'avis d'un peu partout apprendront, à tous ceux que le sort a favorisés, que tous ces hôtels-pensions ont rouvert portes et fenêtres, qu'on y jouit — à prix modérés — d'une vue incomparable, qu'on y boit une eau d'une qualité exceptionnelle — analysée par monsieur le chimiste cantonal — que les g-r-a-n-d-e-s forêts du Jorat sont à proximité... et rrran-tan-plan, zin, boum ! On battra la grosse caisse sur ton dos, mon pauvre vieux Jorat... on dira force sottises en ton nom, — on en fera aussi — on débitera même des mensonges ; on te donnera des qualités que tu n'auras jamais, et les badauds... pardon, je veux dire les touristes, attirés par tant de boniments, viendront à toi, la tête farcie d'illusions... et seront déçus ; oui, déçus, parce que tu n'es au fond que le Jorat, rien de plus ; et c'est pourquoi je t'aime tant. Je suis amoureux de ta simplicité rustique, et je serais fâché que tu devinsses quoi que ce soit d'autre. Le monde ne m'est intéressant qu'autant qu'il est habité par des hommes qui ne ressemblent pas trop à tous les autres, et du jour où, sous toutes les latitudes et à toutes les altitudes, on retrouvera, toujours et partout, le même type, ce jour-là, le monde n'aura plus sa raison d'être. Mais j'allais oublier que cet homme, en quelque sorte stéréotypé, l'industrie hôtelière l'a déjà créé ; il ne demande pas mieux que de s'acclimater partout.

* * *

Voyez-vous le bon vieux Jorat se transformer en station climatérique, par exemple ! Mais que nous resterait-il, je vous en prie, à nous les rêveurs, à nous qui aimons la nature pour elle-même, et qui n'allons point en villégiature — quand nous y allons — parce que M. Untel ou Mlle Chose y vont? Le Jorat?... C'est la dernière forteresse du pittoresque et de la tranquillité, le seul coin du canton — ou peut s'en faut — qui ait réussi, grâce à son isolement, à rester lui-même, hormis les bandits dont il ne reste plus trace, je vous l'assure !

Et j'aime ce coin de terre aux forêts profondes comme des basiliques, aux « échappées » inattendues, aux ruisseaux qui savent encore « murmurer en bon patois », aux grasses prairies ourlées de sapins sombres, j'aime tout cela comme on aime de très vieilles choses que l'on craint de perdre. Et je voudrais, qu'en dépit du chemin de fer et des touristes, que, malgré le progrès et l'enlaidissement qu'il traîne si souvent après lui, le Jorat sache rester ce qu'il fut et ce qu'il est encore aujourd'hui. Il ne pourrait que perdre au changement.

Corcelles-le-Jorat, 21 juillet.

CH.-GAB. MARGOT.

A la gare.

Je me trouvais à la gare de... Le train pour Neuchâtel allait partir et j'assistai à la scène des derniers adieux, des embrassades suprêmes ; c'est fort intéressant.

Sur le marchepied d'un wagon de 3me classe, une brave paysanne — qui apparemment n'avait pas l'habitude de s'absenter — faisait ses dernières recommandations à sa fille qui l'avait accompagnée à la gare : « Ecoute, Céline, voilà qu'il commence à pleuvigner, tâche voir de ne pas aller gauler ta jupe en te rentournant, et puis, ne quinquerne pas en route... Mon té, quel trafic par cette gare : ne veut-on pas bientôt s'embrier... Tu n'oublieras pas le manger des petits cochons, su les midis. . Adieu, je crois qu'on s'emmode... A la garde ! » — « C'est pien le train pour Gossenay, mossié? demande à un employé un jeune allemand remorquant péniblement une énorme valise. — Non, dans dix minutes. — Alors fous bensez que j'ai le temps de poire un ferre de pière? — Mais certainement .. d'ailleurs le train peut attendre si vous n'avez pas fini... » Et l'employé facétieux s'éloigne, riant dans sa barbe.

Dans un compartiment archi-comble, deux amoureux se faisaient des adieux déchirants : « Adieu, Alfred ! tu m'écriras? — Oui, chérie... — Une longue lettre, pas? » Et leurs bouches se rencontraient et leurs mains se pressaient...

A la dernière seconde, arrive, suant et soufflant, une grosse dame, qui se fraye un large passage dans la foule encombrant le quai, grimpe sur le premier wagon venu et s'assied entre deux petits jeunes gens qui disparaissent à demi sous ses volumineux atours. Sur la banquette d'en face, un monsieur contemplait gravement cette scène, brûlant de l'herbe à Jean Nicot, et semblait se dire : Décidément, les femmes ne sont pas faites pour courir !

Un coup de sifflet strident, un bruit de portières qu'on ferme et le convoi se met en marche. A ce moment, passant la tête par la fenêtre, la paysanne de tout à l'heure crie encore à sa fille, dans le tapage du train démarrant : « Relève ta jupe au moins, Céline ! Et tâche voir que tout n'aille pas sans devant dernier par la maison !

E.-C. THOU.

Messieurs, invitez vos dames !

Tournez, tournez, qu'à la valse on se livre !

Les « maîtres à danser », comme disait Molière, ont tenu tout récemment un congrès international à Munich.

Ils ne pouvaient choisir lieu plus propice à leurs discussions. L'Allemagne du Sud, Munich en particulier, est le pays élu de la danse classique, de la chorégraphie d'art ; on s'y intéresse beaucoup à ces sortes de manifestations.

C'était le moment d'aviser. La vraie danse artistique, celle qui développe les muscles « nobles » et les belles manières, menace de disparaître de nos bals.

« La mesure des valses classiques et splendides du diabolique Strauss, dit un correspondant du *Petit Parisien*, n'est plus battue que d'une aile, si j'ose m'exprimer ainsi, par les chefs étourdis de nos orchestres décadents ».

On ne valse plus ; on ne sait plus polka ni lanciers, mazurka ni scottisch. Le sceptre est aux danses nouvelles, plus bizarres que gracieuses, le boston, le barn, la polka russe, la kreuz-polka, que sais-je encore, qui jamais n'auront le charme exquis des danses de nos grand-mères. Ceci dit sans aucune hostilité contre les nouveautés, dont la supériorité, en bien des domaines, est chose incontestable.

Les professeurs de danse se sont, avec raison, inquiétés de la décadence rapide du grand art de se mouvoir en cadence.

Quand moururent, en France, le menuet délicieux et la gavotte alanguie, la valse, importation d'Allemagne, la belle valse aux ondes charmeuses et entraînantes, fut la reine des bals pendant longtemps, et nos pères, gens de goût, ne songèrent jamais à bostonner.

Bostonner, quelle horreur !

Qu'est-ce que le boston ?

Voici :

« Des jeunes gens s'obstinent à danser selon le rythme anglais, saccadé et siffleur, les bras raidis, mal articulés, le visage sévère avec une rigidité de traits qui tient de l'alcoolique autant que du clubman. Ils prennent leurs dames par le dos et non par la taille. Au lieu de leur prendre la main à la française, ils les conduisent par le poignet droit déganté. »

Comme son nom l'indique, le boston est d'importation américaine. C'est par lui que les professeurs de l'autre côté de l'eau prétendent remplacer nos danses traditionnelles.

Oh ! mais, cela n'ira pas tout seul. Les « maîtres à danser » de notre vieille Europe se préparent à une résistance opiniâtre.

Au congrès de Munich, ils ont voté, comme un seul homme, la prohibition du boston et des danses barbares dans les académies spéciales ; la rénovation à tout prix de l'art de la danse ; la propagande en faveur du « valzer » ; le maintien du bon goût et des belles manières.

Un congrès plus important encore sera tenu à Berlin en décembre prochain.

L'entente entre les professeurs européens adhérents à une fédération spéciale, fut scellée définitivement en vue de l'effort commun. Tout sera fait pour sauver, avec le bon goût et la pure tradition, les danses nationales, typiques

et toujours délicieuses de nos pays d'Europe, la gymnastique gracieuse et de bon ton.

« La danse est le complément du savoir-vivre. » a dit l'empereur Guillaume en souhaitant la bienvenue aux congressistes. N'en déplaise aux nombreux détracteurs de la danse, Guillaume II a raison.

Le délégué français à Munich, était un des professeurs parisiens les plus distingués, le plus distingué peut-être. Voici un passage du discours qu'il a prononcé.

«... Pour ma part, tant que je vivrai, je défendrai la grâce, la légèreté et la décence de la valse allemande. Combien elle est préférable au boston qu'elle a inspiré! La France voit briller dans ses fêtes et ses bals cette reine des danses qu'on ne pourra jamais détrôner. »

» Nous devons porter remède aux abus qui se commettent dans certains salons. Certaines danses mondaines deviennent absolument grotesques aussi bien pour la tenue que pour l'exécution. Voyez ce qui se passe pour le boston échevelé, aux pas extraordinaires et communs, aux jeux de bras extravagants. »

» Les bienfaits de notre art sont indéniables. La danse est le meilleur auxiliaire de l'hygiène. Elle provoque heureusement le fonctionnement de tout l'organisme sans le fatiguer. Elle est une médecine de l'esprit. Il faut la faire aimer et aussi la défendre... »

Bravo! monsieur le professeur. Oui, défendons la danse artistique, la danse gracieuse contre les nouveautés excentriques qu'on lui veut substituer; défendons-la aussi contre les attaques, injustes le plus souvent, dont elle est l'objet.

Horizons élevés.

Nous l'avions gravie par la pluie; pluie de montagne, fine, drue, qui rend la mousse gluante; nous tombions à genoux à tout instant: un vrai Calvaire. D'horizon point; les senteurs balsamiques des sapins s'étaient transformées en odeur de bois pourri; une autre odeur qui ne nous quitte pas, c'est celle de la pipe de notre guide; heureusement, car il fait si noir qu'elle seule nous maintient dans le bon chemin. Singulier comme toute élévation est difficile; qu'on veuille monter en grade ou monter en estime, augmenter ses amis ou ses appointements, gravir le Mont d'Or ou la tour Eiffel, c'est toujours très dur. Toutefois, je trouve qu'il est plus facile de monter en voiture que d'en descendre.

Enfin, nous atteignons le but, et nous déversons dans le chalet toute l'eau du dehors; nous dégouttons comme des passoires. Comme la pièce où nous sommes n'est qu'une vaste cheminée où l'on peut faire brûler tout ce qu'on veut, le séchage s'opère avec une célérité tout à fait vingtième siècle. Dormir est une jouissance qu'on apprécie à sa valeur seulement lorsqu'on en est privé, comme c'est le cas pour nous pendant notre première nuit de montagne.

Que faire pour passer le temps? S'occuper du déjeuner. L'heure? entre minuit et quatre heures du matin; le menu? très varié: du lait chaud, du lait froid, du lait cuit, du lait cru, du lait caillé, du petit-lait; les jours de fête, du beurre et du fromage, s'il en reste. Quant au service, on verse toutes ces variétés de lait dans des ustensiles qui tiennent le milieu entre la chaudière d'une locomotive et le réservoir de Sonzier. On voit peu à peu disparaître là-dedans la bouche, le nez, les yeux, la tête entière du buveur; on prétend même qu'il y eut des cas d'immersion complète; en langue du pays, cela s'appelle des bols, et, puisque chez nous, nous vidons quatre tasses de lait, il faut bien ici que nous vidions quatre bols. Comme je souffre d'une dilatation d'estomac qui ne demande qu'à s'épanouir, après quelques jours d'entraînement, cela passe assez bien; un sport comme un autre. L'ennui, c'est que pendant une heure ou deux, on est comme les boas après leur repas, absolument engourdi, incapable de se mouvoir.

Je l'avais bien prévu! Dans le trajet entre le chalet où l'on dort et le chalet où l'on dîne, je vois arriver sur moi, avec une vitesse de train-éclair, quelque chose de vague d'abord, mais qui, peu à peu, se transforme en taureau; je crie, je trébuche, je tombe, je cours, j'appelle et j'atteins le chalet juste assez tôt pour en fermer la porte au nez de l'animal! Une fois en sûreté, je regarde mon ennemi à travers la fenêtre, et constate que le taureau était une innocente génisse en quête de sel. Le courage est une belle chose!

ELÉONORE BICHELER.

Le drapeau de la Jeunesse.

I

On ne dormit guère, cette nuit-là, à la petite auberge de Frenières. Assis autour de deux tables mises bout à bout, de manière à n'en former qu'une seule, une douzaine de gars faisaient honneur au vin gris du Clos-du-Chêne et chantaient à gorge déployée. Ils étaient endimanchés, et le ruban rouge et blanc de leurs chapeaux indiquait qu'ils appartenaient tous à la même société. Par dessus leurs vestes neuves, ils portaient en sautoir une gourde ou une boîte verte d'herboriste; deux ou trois avaient un sac de militaire. C'étaient de jeunes campagnards bien découplés. Saine comme leurs bonnes figures épanouies, leur gaîté faisait plaisir à voir. Une bannière écarlate appliquée contre la paroi portait en lettres d'or ces mots: JEUNESSE DU CHALET-A-GOBET, et dans les angles: DÉLASSEMENT — AMITIÉ — UNION — PATRIE.

Attirés par l'éclat des voix et des rires, les gens de la maison, les voisins, les voisines s'étaient groupés autour des jeunes gens. Sur la route, les touristes qui montaient aux Plans s'arrêtaient un instant, amusés par ce bruit joyeux. Les murmurantes cascatelles de l'Avançon semblaient s'être tues; on n'entendait dans le calme de cette nuit d'été, par les fenêtres grandes ouvertes de la salle à boire, que les chants ronflants de la Jeunesse.

Après avoir exécuté une série de chœurs patriotiques, les jeunes gens avaient passé à ce qu'on appelle dans les réunions de ce genre les « productions individuelles ». Chacun « chantait la sienne ».

— Allons, dit le président Amaudruz à son vis-à-vis, allons Bolomey, vas-y de ton fredon!

Bolomey ne savait qu'une chanson, celle du *Canton de Vaud* du doyen Curtat. Il avait la voix horriblement fausse, ce qui ne l'empêchait pas d'y aller de toute son âme. Son œil se mouillait à chacun des jolis couplets;

De bon matin, loin du village,
Sifflant après son attelage,
Le laboureur prend un nouveau
Courage,
En voyant le canton de Vaud
Si beau.

Corbaz, un grand gaillard que ses camarades appelaient le Ministre à cause de ses favoris et de son air grave chanta le *Paysan du Danube* de Victor Ruffy, dont l'auberge entière répétait le refrain:

Dè tru amâ la tzecagne
Meine drai à l'hépetau!

Puis il chanta le *Ranz des Vaches*, la *Resse et lo Moulin*, la *Fita dau quatorze*, la *Tsanson dâi fénésons*:

Y'a dâi niolans, lo teimps bargagne,
Allâ gaillâ mettre ein tsiron.

Il savait toutes les chansons vaudoises, il ne s'arrêtait plus, ce diable de Ministre! Son voisin Pache, qui brûlait de se faire entendre, lui aussi, le força à se rasseoir en le tirant par la bretelle de son sac, et il entonna à pleins poumons:

Jeune garçon qui voyages
Loin de ces bords enchantés,
Que vois-tu? beautés volages;
Que bois-tu? vins frelatés.
Tu voudrais fidèle amie,
Tu la chercheras en vain
Loin de la belle patrie
Où l'on fait de si bon vin.

Ce fut ensuite le tour de Menétrey, de Blanc, de Gavillet, de Rod, de Pavillard, de Rouge, de Pahud, de Regamey, de Péneveyre. Ce dernier chanta d'une si jolie voix les couplets de Juste Olivier, sur le *Bon vieux temps*, qu'on les lui fit bisser:

Autrefois, on aimait en Suisse
A rire, à vivre bonnement:
On n'allait pas chercher malice
Dans chaque pauvre événement;
On était gai, content, traitable,
On s'oubliait par ci, par là;
Maintenant on est lamentable:
Hélas! qu'y faire? enfin, voilà!

A chaque chanson, la salle éclatait en bravos, en battements de mains, en trépignements. Elle était reconnaissante à ces enfants du Jorat de ne faire entendre que les bons vieux airs de chez nous. L'aubergiste régala les chanteurs de quelques bouteilles de « bouché ».

En guise de remerciement, la Jeunesse exécuta un nouveau chœur, et le président, qui ne chantait pas, mais qui avait apporté un cornet à piston, étant trompette de carabiniers, joua des motifs de *l'Abbaye des vignerons*. Les vitres en tremblèrent.

— Mogeon ne nous a pas encore chanté la sienne! s'écria l'un des jeunes gens... Ohé! Gratte-papier!

On l'appelait ainsi, parce qu'il était le secrétaire de la Jeunesse et de toutes les institutions du Chalet-à-Gobet: Caisse d'assurance du bétail, Société de tir aux armes de guerre, Laiterie, etc.

Mais Mogeon n'entendait pas. Assis à l'écart, à un coin de table, il examinait une carte de la région, autour de laquelle deux ou trois montagnards se penchaient aussi. On le tira par la manche: « Dis donc, Mogeon, nous n'attendons plus que la tienne; plie donc ta carte, tu auras bien le temps de la voir demain ».

Mogeon se leva et rejoignit ses camarades: Ce n'est pas tout que de chanter, dit-il. Il est bientôt deux heures du matin; si nous voulons être avant midi à la Dent-de-Morcles, il faut nous mettre en route...

— Pardon, messieurs, fit un vieux montagnard, par où voulez-vous aller à la Dent de Morcles?

— Par le vallon de Nant et le col des Martinets, répondit Mogeon qui était le chef de la course.

— Une belle partie, oui; un peu longue pourtant, et, si vous n'y avez jamais passé, les pentes entre le col des Martinets et la Grand'Vire, par où l'on monte à la Dent, ne vous paraîtront pas trop commodes. Il n'y a pas longtemps, un Anglais s'y rompit bras et jambes. Enfin, si vous ne manquez pas la piste et que le brouillard ne vous chicane pas, vous finirez bien par vous en tirer.

Ces paroles peu rassurantes coupèrent court aux chansons et jettèrent un froid. Mogeon excepté, aucun membre de la Jeunesse n'était jamais allé à la montagne. Le président opina pour qu'on prît un guide. Mais les difficultés qu'avait fait entrevoir le vieux montagnard, la perspective d'être pris dans la brume, l'accident de l'Anglais, tout cela attiédit le zèle des jeunes gens. Pavillard — le loustic de la bande — déclara qu'il avait juré à sa bonne amie de lui rapporter ses os au grand complet.

— Qui est-ce qui penche encore pour la Dent de Morcles? demanda Amaudruz.

Mogeon dit seul: Moi!

— Pourquoi n'iriez-vous pas à la Croix de Javernaz? reprit le vieux montagnard. C'est la plus belle montagne de par ici, et pas difficile: les petits enfants y vont. Vous trouverez là-haut un tas de jolies fleurs, et vous descendrez sans fatigue sur Saint-Maurice, par Morcles et les bains de Lavey. Je vous mettrai sur le chemin, si vous voulez.

— Oui, oui, appuyèrent d'autres bonnes gens, allez à Javernaz; vous ne vous en repentirez pas.

Mogeon consulta de nouveau la carte et vit que de la Croix de Javernaz il y avait aussi moyen de gagner la Grand'Vire et la Dent de Morcles. « Allons toujours à Javernaz, dit-il, nous verrons là-haut ce que nous pourrons faire. »

Tous furent d'accord, et, précédés du vieux montagnard, ils partirent.

La nuit était claire. Ils arrivèrent par un sentier roide au hameau des Collatels. Leur guide se sépara d'eux en cet endroit, car ils ne pouvaient plus s'égarer. Au reste l'aube blanchissait déjà le ciel.

(A suivre.) VICTOR FAVRAT.